

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 17 JUILLET 1897

Les Enfants Martyrs

DEUX INNOCENTS

TROISIÈME PARTIE

Au Bord du Crime

IX

(Suite)

Et, avec un soupir de soulagement :

— Tout de même, c'est veinard que tu te sois trouvé là...

— Je ne puis faire pour toi autre chose que ce que je t'ai dit.

— Oh ! tu seras gentil jusqu'au bout. Tu n'oublieras pas que tu me dois la vie. Et si tu l'oublies, au besoin, tu te souviendras que si on me pince, j'aurai bientôt fait de raconter au quart-d'œil d'abord, au curieux qui m'interrogera ensuite, que tu as dévalisé la villa du général avec Bibi ; sans compter les lapins, les poules et les poulets... sans compter le reste, aussi, acheva le bandit avec un sinistre sourire...

— Le reste ? fit Charlot, relevant la tête.

— Oui, l'homme de Mantes, le jardinier, tu sais bien, que tu m'as aidé à l'assommer ?... Ah ! t'as la mémoire courte !

— Tu prétendrais ?

— Oui. Je me gênerais peut-être ?

— Misérable ! voleur et assassin !

— Des injures ? Merci. Tu n'es pas généreux de faire payer le pain que tu donnes. Criquet est plus gentil que toi.

— Criquet ! fit Charlot, repris tout à coup de son affection pour l'ancien compagnon de ses souffrances.

— Oui. En voilà un qui fera un bon pingre plus tard. Ah ! par exemple, voilà ! il ne sera pas fort pour le surin.

— Qu'est-il devenu, mon pauvre Criquet, et qu'en as-tu fait ?

— Il a bouloté la galtouze du général avec moi, à Paris. Puis, avec moi aussi, il est revenu chez le général, dans l'espoir que nous pourrions y toucher nos coupons semestriels. Il s'est tiré des jambes, comme moi, parce qu'il faisait le guet. Mais je ne l'ai pas revu.

Borouille avait achevé son morceau de pain.

Il se releva.

— Alors, mon vieux poteau, voilà ce que je veux de toi...

Il ne proposait pas. Il ne demandait pas. Il exigeait.

— Tu es berger dans la grosse ferme qu'on aperçoit là-bas ?

— Oui, depuis que je t'ai quitté.

— Où couche-tu ?

— Dans la bergerie.

— Il y a bien de la place pour deux dans ton lit ?

Charlot ne répondit pas.

L'autre le secoua :

— Tu n'as pas entendu ?

— Que demandes-tu, en somme ? Parle, explique-toi.

— Je veux que tu me caches pendant quelques jours et que tu me nourrisses. Personne ne s'en doutera. Je ne bougerai pas. Je te le promets. Du reste, j'ai tout intérêt à ne point me montrer. Je te l'ai dit et je le répète, les gendarmes sont sur mes traces et j'en ai vu hier se défilier dans la forêt. C'était pas pour y chercher des champignons, je suppose. Après, quand je serai resté caché là quelque temps et qu'on ne pensera plus à moi, tu me donneras les quinze francs que tu m'as promis. Je prendrai le train et tu ne me verras plus.

— Tu me le promets ?

— Je le promets !

— Jure !

— Je le jure ! !

— Eh bien ! soit. Rentre sous bois. Va en face de la ferme et attends la nuit dans les broussailles. J'irai te chercher.

— Je compte sur toi, mon vieux frangin.

Borouille fit quelques pas pour s'éloigner.

Tout à coup il s'arrêta, et toujours souriant de ce sourire mauvais et cynique qui lui était habituel :

— A propos, tu ne me parles pas de Bertine ?

— Je n'ai rien à t'en dire.

— Dis-moi, du moins, ce qu'elle est devenue...

— Peu t'importe !

— A ton aise !

Mais Charlot réfléchit que Borouille la verrait bien vite, Bertine.

— Elle est à la ferme, avec moi !

— Ah ! Ah ! Monsieur la cache !

— Alors Charlot, le front plissé, les yeux brillants, se rapprocha de Borouille, très près, et dit d'une voix sourde :

— Si tu la touches, si tu lui parles, souviens-toi bien que j'ai toujours sur moi mon couteau, dont tu connais la pointe ; je te le plante dans le ventre, sans hésiter.

Et les deux jeunes gens, — les deux hommes — se regardaient, les yeux chargés d'une haine terrible.

Lorsque Charlot fit rentrer ses moutons à la Pierre-de-Marbre, le soir venu, il rencontra Bertine qui traversait la cour.

La jeune fille fut frappée de son air préoccupé, de sa tristesse :

— Mon Dieu, qu'est-ce que tu as, Charlot ?

— Tout à l'heure, je te le dirai.

Quand le troupeau fut dans la bergerie, il fit signe à Bertine, et tous deux s'éloignèrent.

— Comme tu es mystérieux ! fit-elle en essayant de sourire.

Mais elle se tut, en le regardant. Vraiment sa figure ne prêtait pas à rire. Elle était bouleversée, dure et presque méchante.

Alors elle craignit d'avoir encouru quelque reproche :

— Tu n'as rien contre moi ?

— Oh ! non, oh ! non, ma Bertine.

Il l'embrassa avec une sorte de fièvre, puis tout de suite à voix basse, il lui raconta l'arrivée de Borouille.

Elle l'écoutait, toute pâle.

— Voilà ce que j'ai promis, dit-il, et je ne pouvais faire autrement. Si Borouille était pris, il exécuterait ses menaces. J'en suis sûr. Et nous serions perdus.

— Oui ! oui ! tu ne pouvais faire autrement. Et pourtant j'ai peur, j'ai peur !

Charlot, nous l'avons dit, couchait à la bergerie, et Bertine avait son lit dans une petite pièce retirée, tout au fond de l'étable voisine. Celle-ci communiquait par une porte avec la bergerie et le tout était éclairé par des lucarnes percées dans le toit qui descendait, vers le jardin potager, presque au niveau de leur tête.

Bertine n'avait donc rien à craindre de Borouille. Du reste, Charlot la protégerait au besoin comme il l'avait protégée déjà et Bertine, aussi, était bien résolue à se défendre.

Quand la nuit fut descendue et que tout le monde fut couché à la ferme, Charlot, qui était à la bergerie, frappa doucement à la porte de l'étable.

Une voix, dans le fond, lui répondit :

— C'est toi, mon Charlot ?

— Tu ne dormais pas ?

— Oh ! non.

— Je vais le chercher...

— Va, et à la grâce de Dieu !

Charlot sortit, traversa la cour, en longeant les bâtiments et une fois dans les champs se mit à courir vers les bois.

Il n'eut pas besoin d'aller jusque-là.

Il rencontra Borouille en chemin.

— Je t'attendais, fit le gredin. Et je commençais à trouver le temps long.

Ils ne prononcèrent plus un mot jusqu'à la ferme. Papillon, qui sentait son maître, n'aboya pas. Il gronda seulement à la vue de Borouille, mais Charlot le fit taire par quelques caresses.

— Couche-toi dans mon lit, fit Charlot.

— Et toi ?

— Ne t'inquiète pas de moi.

— Monsieur ne veut pas coucher avec son ami Borouille ? Monsieur est aristocrate ? Monsieur fait le dégouté ? Ce sera comme monsieur voudra.

Charlot alla chercher deux ou trois bottes de paille, les jeta devant la porte de l'étable, et s'étendit dessus.

Il fut longtemps avant de s'endormir. De noires idées l'assaillaient. Quant à Borouille, exténué par des nuits sans sommeil, il ne s'était pas plutôt senti dans la moiteur de la bergerie que le sommeil l'avait envahi brusquement.

Il était tombé sur le lit de Charlot et ronflait.

Le matin, avant le lever du jour, Charlot était debout. Borouille dormait toujours, mais cette fois d'un sommeil plus agité.

Il brandissait ses robustes poings et ses lèvres proféraient des menaces.

Charlot le secoua.

Le bandit se dressa, effaré.

— Hein ! La police ! La police !

En une seconde, il eut à la main, tout ouvert, un long couteau qui ne le quittait pas.

— Non, dit Charlot, très calme. La police n'est pas là. C'est moi Charlot, qui te réveille parce qu'il faut que tu t'en ailles.

— Ah ! oui, fit l'autre, calme, se souvenant.

Et tout de suite, goguenard et raillant :

— C'est rien rupin chez toi, on dort comme une souche...

— Souviens-toi de ce qui est convenu... la nuit, ici... le jour, dans les bois.